

le déficit

McGill DAILY le déficit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill

CONSTRUISSONS
LE DÉFICIT

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Mahaut Engérant

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Léandre Barôme
Lisa Marrache
Sébastien Oudin-Filipecki

Culture

articlesculture@delitfrancais.com
Lara Benattar
Sara Fossat

Société

societe@delitfrancais.com
Hortense Chauvin

Innovations

innovations@delitfrancais.com
Louisane Raisonnier

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Hannah Raffin

Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Capucine Lorber

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Grégoire Collet

Coordonnatrices de la correction

correction@delitfrancais.com
Éléonore Berne
Thais Romain

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnatrice réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Dior Sow

Événements

evenements@delitfrancais.com
Madeleine Gilbert

Contributeurs

Clémence Auzias, Abigail Drach, Ines Dubois, Prune Engérant, Charlotte Grand, Margot Hutton, Alina Lasry, Antoine Milette Gagnon, Adel Mohamedi, Vincent Morreale, Fernanda Muciño, Angela Novakovic, Leyla Prézelin, Jacques Simon, Kharoll-Ann Souffrant, Simon Tardif-Loiselle, Jules Tomi, Alexandre Zoller

Couverture

Alexis Fiocco, Capucine Lorber

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard & Geneviève Robert

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Inori Roy

Conseil d'administration de la Société des Publications du Daily

Yves Boju, Marc Cataford (Chair), Marina Cupido, Mahaut Engérant, Ikram Mecheri, Taylor Mitchell, Hannah Raffin, Inori Roy, Boris Shedov, Rahma Wiryomartono, Xavier Richer Vis

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Ce qui sera moins facile à décoller

MAHAUT ENGÉRANT ET LARA BENATTAR

Le Délit

Le semestre dernier,

Le campus fut secoué par des allégations de violence sexuelle et de violence genrée commises par des membres de L'AEUM, notamment David Aird, alors v.-p. aux Affaires externes. L'une des survivantes parlait d'une dynamique de pouvoir qui la rendait incapable de s'affirmer contre lui: «Cet homme, en raison de son titre d'exécutant de la SSMU [AEUM], était dans une situation de pouvoir par rapport à moi. Du moins, je l'ai perçu ainsi. Je ne voulais pas qu'il se fâche, alors je me taisais». Le RCD (Réseau Communautaire de Divulgation, ndlr) avait, en partie, fait éclater l'affaire après avoir récolté les témoignages des survivantes et victimes, à l'aide d'un formulaire distribué en ligne.

Il y a un mois,

Le gouvernement québécois annonçait vouloir dépenser 23 millions de dollars sur un plan pour réduire le nombre d'agressions et de violences sexuelles sur les campus des cégeps et des universités. Plan qui faisait mention de l'importance d'un code de conduite qui régirait «les relations intimes entre un membre du personnel qui se trouve en situation d'autorité et une étudiante ou un étudiant».

La semaine dernière,

Des autocollants dénonçant les abus à nature sexuelle d'un professeur au sein du campus, pouvaient être vus collés dans les toilettes des femmes par un groupe s'appelant *Zero Tolerance*, dont les membres ont préservés l'anonymat. Autocollants, par la suite enlevés par l'Université, dont la véracité des allégations n'a pas encore été confirmée.

Hier,

Commençait la semaine de #ConsentementMcGill, quatrième édition d'une campagne qui permet aux membres de la communauté mcgilloise d'en apprendre plus sur le consentement, la prévention de la violence sexuelle et l'importance de soutenir les personnes affectées.

Un pas en arrière, un pas en avant. Une sorte de danse morbide, dont les secousses saccadées font, au rythme du temps, trembler les fondations de notre institution. Ainsi, nous semblons destinés à progresser avec lenteur sur le sujet de la violence sexuelle sur le campus. Et quand il est en plus question de l'autorité d'untel, l'affaire se complique.

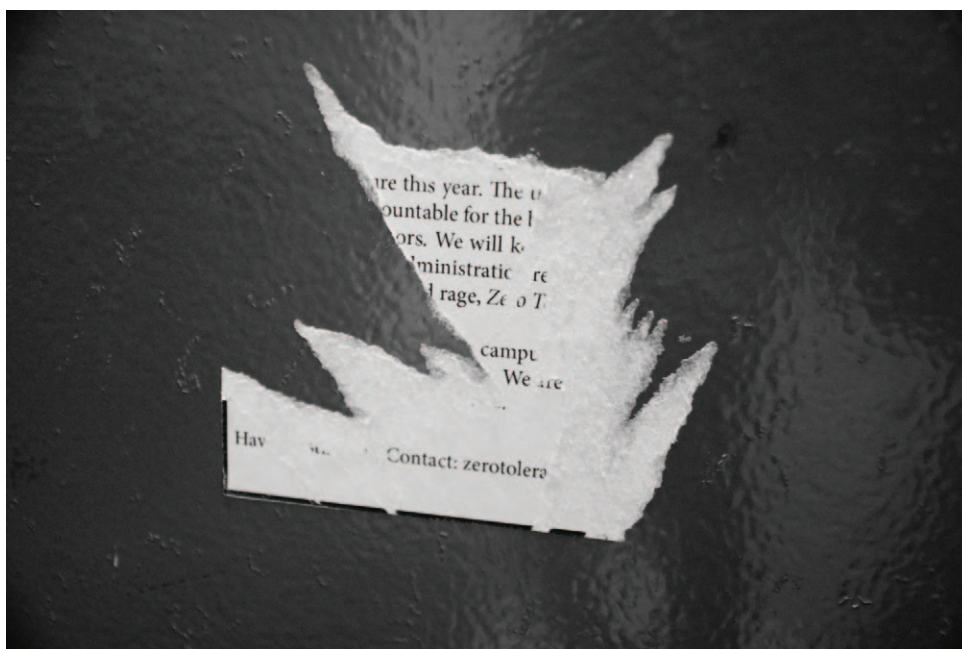
L'autorité, ça intimide, ça réduit au silence...mais pas toujours.

Parfois nous pouvons compter sur le courage de ces étudiants qui osent tenir tête à cette autorité, quelle qu'en soit sa forme. À coup de *hashtags*, d'autocollants ou de formulaires faisant appel aux témoignages, des voix s'élèvent.

Comme il est si admirablement dit sur la page de la campagne de #ConsentementMcGill: «Tous les membres de la communauté de l'Université ont un rôle fondamental à jouer au niveau de la prévention de la violence à caractère sexuel sur le campus et du soutien offert aux personnes affectées». Cette campagne est organisée cette année par *O-SVRSE (The Office for Sexual Violence Response, Support and Education)*, bureau lancé l'année dernière en même temps que la nouvelle politique de lutte contre les agressions sexuelles par l'Université. Cette même Université qui, selon l'organisation *Zero Tolerance*, aurait ignoré les plaintes des étudiants concernant leur professeur.

Dans un climat où la plupart des violences sexuelles sont passées sous silence, les abus de pouvoir se multiplient sans être condamnés. Ce laxisme peut sans doute s'expliquer par la place sacrée qu'occupent le corps professoral et les responsables des institutions étudiantes au sein de l'université, perçus comme garants de l'image de McGill. Cependant, pour cette même image et pour la sécurité des étudiants, l'institution devrait mettre un point d'honneur à garantir l'exemplarité de leur comportement.

«Tous les membres ont un rôle fondamental à jouer». Ça, nous ne l'avons pas oublié. Espérons que McGill s'en souviendra aussi. ☺



ALEXIS FIOCCO

Les chiffres à retenir

5 201 milliards

soit le budget annuel de la ville de Montréal en 2017. Pour en savoir plus sur le déficit de Montréal, rendez-vous page 6. ☉

À suivre...

Le Conseil des Directeurs (*Board of Directors*, en anglais, *ndlr*) est au cœur des discussions évaluant sa constitutionnalité. Constitué de 9 étudiants et de 3 exécutifs, le Conseil des Directeurs violerait couramment les règles établies dans la Constitution de l'AEUM (*SSMU* en anglais, *ndlr*). En effet, la constitution stipule que le conseil devrait normalement avoir 4 membres exécutifs, 4 conseillers élus par le conseil législatif et 4 étudiants membres de l'AEUM. ☉

Les mots qui marquent

«Ces chiffres nous montrent combien les maladies et les troubles psychologiques auxquels nos étudiant·e·s font face sont différents»

Martine Gauthier, Directrice générale des Services aux étudiant·e·s, justifiant l'arrêt soudain, sans consultation avec le corps étudiant, du «programme des troubles de l'alimentation» (*Eating Disorder Program*, en anglais, *ndlr*), qui avait pour but d'aider les étudiant·e·s mcgillois·e·s atteint·e·s de troubles de l'alimentation. ☉

BAD BOY CLUB MONTRÉAL

2017 BLACK & BLUE

LUMINOCTY

ÉVÈNEMENT PRINCIPAL 8 OCT

> 22:00 - 10:00
CENTRE PIERRE-CHARBONNEAU > OLYMPIC PARC > 3000, RUE VIAU

DJ KEV-J > MONTRÉAL DJ EREZ BEN ISHAY > TEL AVIV

ROGER SANCHEZ VICTOR CALDERONE
> NEW YORK > NEW YORK

PASSES VIP ET BILLETS > WWW.BBCM.ORG
AUTRES POINTS DE VENTE >
GARÇONS SCULPTEURS, BOUTIQUE ARMADA, THE MEN'S ROOM TORONTO, PRIAPE ET G.I. JOE

PARTENAIRES SUBVENTIONS > Québec TOURISME / MONTREAL

GRANDS PARTENAIRES EDGEMEDIANETWORK My Gay Toronto.com INspired Media MEN'S ROOM LSM fugues PINK a&u

PARTENAIRES MAJEURS WIREMAG. NEXUS MOJO GARÇONS SCULPTEURS AIR CANADA

PARTENAIRES ASSOCIÉS LE CHÂTEAU DE MONTRÉAL DanCaycool bagage INTERCONTINENTAL GGN ledélit McGill Daily SAUNA OASIS SAUNA CENTRE-VILLE

PARTENAIRES SIMPLES Actuel PUBLICITE SUUVAGE NETO SAUNA OASIS

PARTENAIRES SOCIO-CULTURELS ET SPORTIFS

PARTENAIRES AMIS P&M MRB get OUT! PUMP!

SITES PARTENAIRES OFFICIELS CENTRE PIERRE-CHARBONNEAU | BAIN MATHIEU THÉÂTRE BERRI | ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE | LE SALOON | BAR AIGLE NOIR DISTRICT VIDEO LOUNGE | VENDREDIS BRANCHES @ CABARET À MADO

- EN DATE DU 20 SEPTEMBRE -

LE PETERSON EST MAINTENANT PRÊT À VOUS ACCUEILLIR

AU CŒUR DU QUARTIER DES SPECTACLES

LOFT TÉMOIN DISPONIBLE POUR VISITE

UNITÉS À 1 CHAMBRE À COUCHER À PARTIR DE 305 000 \$ + TX

LOFTS À PARTIR DE 330 000 \$ + TX

PENTHOUSE À PARTIR DE 794 500 \$ + TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (SUITE 3301)
MONTRÉAL 514 904-8855

LE PETERSON
LePeterson.com

PLACE-DES-ARTS

La crise des Rohingya: un nettoyage ethnique

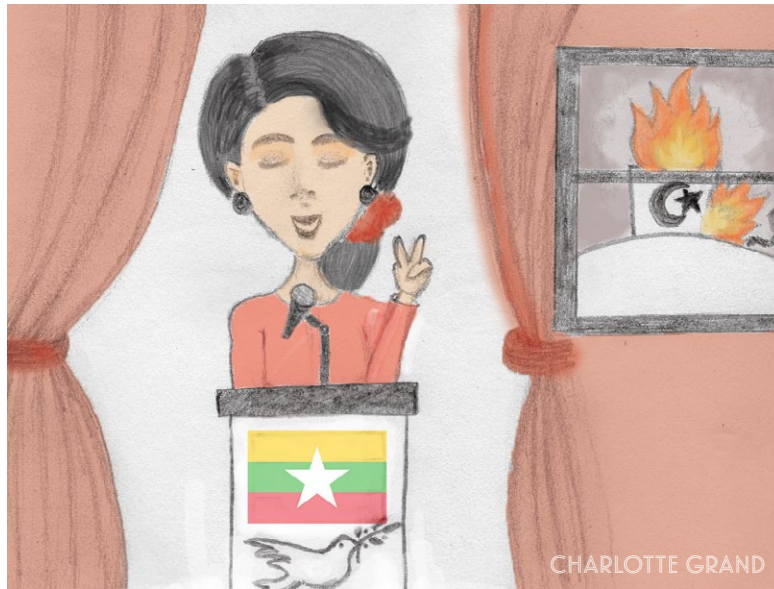
Des professeurs de McGill et un doctorant de l'Université de Toronto animent une table ronde sur la crise des Rohingya.

LEYLEA PRÉZELIN

Le 25 août dernier, des militants du groupe *Arakan Rohingya Salvation Army* se sont attaqués à un poste de police, menant à la mort de 12 officiers Bouddhistes Birmans. La réponse violente de l'armée birmane a amené plus de 400 000 Rohingya, parmi lesquels plus de 210 000 enfants selon le Fonds des Nations unies pour l'enfance, à fuir la région de Rakhine en moins d'un mois, pour trouver refuge au Bangladesh. 30% des villages Rohingya ont été désertés, dont plus de 200 brûlés par l'armée qui pose des mines près de la frontière pour s'assurer que les réfugiés ne reviendront pas.

Une marginalisation de longue date

En 1962, l'officier nationaliste-bouddhiste Gen Ne Win pris le pouvoir lors d'un coup d'état. Depuis, le régime militaire paranoïaque et répressif marginalise les Rohingya à travers des politiques telles que l'interdiction de voter pour les Musulmans, des procédures de mariage compliquées et une poli-



tique de deux enfants. Les vagues de violence et la discrimination entre les deux camps ont empiré en 2012 après le viol et le meurtre d'une femme Bouddhiste par un gang de quatre Rohingya. Des milliers de Rohingya avaient ainsi déjà fui le pays pour se réfugier au Bangladesh, mais depuis, sont en majorité retournés depuis dans la région. La faculté de droit de l'Université Yale a publié un rapport en 2012 affirmant qu'il s'agissait là d'un génocide, étant donné que les autorités s'acharnaient à répri-

mer cette minorité qui compte parmi l'une des plus persécutées du monde.

Qui sont les Rohingya?

Les Rohingya sont une minorité ethnique musulmane installée dans la région de Rakhine depuis le VIII^e siècle, puis rattachée au Myanmar depuis 1785 lors de l'acquisition de la région par l'armée Birmane. Les Rohingya ne sont pas reconnus par l'État Birman parmi les 135 minorités ethniques présentes

sur le territoire. Nombreux sont illettrés, pauvres, n'ont pas pu bénéficier de la transition économique et n'ont pas de relations commerciales avec les Birmans bouddhistes. Officiellement qualifiés de Bengalis par les autorités, les Rohingya sont apatrides, ce qui pose problème pour obtenir les droits de réfugiés. Ainsi, l'Organisation internationale pour les migrations (ou OIM, *ndlr*) les mentionne via une étrange terminologie : «ressortissants sans-papiers du Myanmar».

La réponse internationale

Malgré le manque de ressources, le Bangladesh est forcé d'accueillir temporairement des centaines de milliers de réfugiés. Bien que la côte de Bazar soit déjà saturée, le premier ministre demande aux autorités Birmane de créer une zone sur leur territoire. Megan Bradley, professeure en science politique à l'Université McGill affirme que le terme de «*crise*» s'applique à la situation et que les déplacés internes doivent être dans une terrible situation. La politique de «*nettoyage ethnique*» étant effectuée par le gouvernement

Birman, la situation de Rohingya est très incertaine. Les organisations internationales et des organisations non-gouvernementales s'affairent à monter des camps et à accueillir les Rohingya au Bangladesh.

La position compliquée d'Aung San Suu Kyi

Bien que la réponse de la scène internationale soit mixte, de nombreux chefs d'État appellent la dirigeante Birmane et prix Nobel de la Paix Aung San Suu Kyi à réagir face à cette situation.

Cette dernière a annulé sa présence à l'assemblée générale des Nations Unies la semaine passée et a brisé le silence le 19 septembre dernier, sans jamais prononcer le mot «Rohingya», en affirmant qu'il n'y avait pas eu d'affrontement armé depuis le 5 septembre, ni d'opération de nettoyage.

Toutefois, le professeur mcgillois Eric Kuhonta s'est prononcé sur cette position compliquée, car si la dirigeante Birmane exprime son soutien à la minorité musulmane, elle risque de perdre le soutien de la majorité bouddhiste et perdre sa place aux prochaines élections. ⊙

Rénover le passé pour le futur

Un regard sur les projets d'aménagement de McGill.

VINCENT MORREALE

Le Délit

À votre arrivée sur le campus universitaire de McGill, vous avez très certainement remarqué, en plus des bâtiments historiques, la verdure, et le panorama du centre-ville de Montréal, les chantiers de construction. Ce sont des grues, des piles de mortier, des bâches bleues, et des travailleurs munis d'outils qui remplacent maintenant le paysage visuel que vous aviez promis les publicités de l'université.

Ces rénovations, une des priorités principales de l'administration, font toutefois partie d'un projet majeur qui englobe la restauration de plusieurs monuments clés du campus. Cela concerne le portail Roddick, la terrasse Leacock, plusieurs façades, toitures, et fenêtres, ainsi que la construction d'un nouveau bâtiment pour abriter des génératrices. L'administration de McGill a des projets d'envergure visant à supporter les recherches modernes, les nouveaux besoins pédagogiques, et à préserver l'héritage culturel qui

fait le charme et la réputation de l'université. Avec autant de travaux sur place, *Le Délit* vous propose un court résumé de ce qui se passe sur le campus.

Les rénovations

Penchons-nous d'abord sur les travaux actuellement visibles. Le portail Roddick, monument maintenant centenaire, érigé en l'honneur du doyen Sir Thomas George Roddick, se voit presque entièrement restauré. Les pierres sont en cours de nettoyage, les joints de ciment refaits, et les pierres fracturées remplacées par des neuves. En bref, les travaux consistent à faire en sorte que cette arche reste en place et, une fois les travaux complétés, devienne une place où il sera possible de s'asseoir et contempler la rue Sherbrooke et ses rénovations. Évidemment, la pollution et l'écoulement du temps sont les causes de ces détériorations: le béton n'étant pas infaillible, l'apparition de fissures et les infiltrations raccourcissent rapidement l'espérance de vie de ces installations. C'est pour cette

raison que la terrasse Leacock, ce chemin entre le côté Est du bâtiment Leacock et Ouest du musée Redpath, est en cours de restauration. Les fondations, les dalles, les poutres, et tout ce qui constitue la structure de la terrasse, se verront complètement remplacés. Ce n'est pas qu'une simple rénovation, c'est aussi une opportunité de revoir le style extérieur et de l'adapter pour les étudiants: des espaces pour s'asseoir ainsi que de nouvelles sources de lumière seront installées. Finalement, plusieurs façades de bâtiments sont mises à terre afin d'y installer une nouvelle maçonnerie, toiture, fenestration, etc. Ainsi, la faculté d'ingénierie Macdonald et le bâtiment Macdonald-Harrington auront droit à une enveloppe neuve et, espérons-le, durable pour les années à venir.

Regard vers l'avenir

Ce qui retient l'attention cet automne sur la rue University, entre le bâtiment Wong et Ferrier, est très certainement la construction d'un nouvel emplacement (toujours sans



nom) où seront logés deux générateurs. Ceux-ci seront alimentés par du gaz naturel et remplaceront les génératrices mobiles diesel situées entre la bâtiment Ferrier et James. Ces génératrices assureront un approvisionnement en électricité sur le campus en cas de panne ou lorsque la demande en énergie atteindra des pics d'utilisation. Outre ces nouvelles commodités, l'administration

mcgilloise tend vers de nouveaux horizons. Le site de l'ancien hôpital Victoria est présentement étudié afin d'éventuellement y aménager un projet urbain d'envergure dont la population de Montréal pourra bénéficier. De plus, les bibliothèques McLennan-Redpath vont être repensées afin de regrouper toutes les facultés au sein d'un même et seul bâtiment. ⊙

La culture autochtone à l'honneur

Le *Délit* vous rend compte de quelques événements de la semaine de sensibilisation.

LISA MARRACHE &
LÉANDRE BARÔME
Le Délit

La semaine dernière avait lieu la 7^e édition de la Semaine Annuelle de Sensibilisation à la Culture Autochtone (*Indigenous Awareness Week*, en anglais, *ndlr*). Organisée par la maison des Premières Nations et le Bureau de l'éducation en équité sociale et diversité (*Social Equity and Diversity Education Office*, ou *SEDE* en anglais, *ndlr*), cette semaine a pour but de promouvoir la culture et les pratiques autochtones au sein de la communauté mcgilloise.

Témoignage poignant

Parmi les nombreux événements organisés durant cette semaine, *Le Délit* a notamment assisté à une conférence donnée par Orenda Boucher-Curotte, coordinatrice au centre des ressources pour les étudiant·e·s autochtone·s (*Aboriginal Student Resource Centre* en anglais, *ndlr*)



à l'Université Concordia. Durant sa présentation de deux heures, Orenda raconta son histoire de femme autochtone engagée devenue professeure. «Vous devez naviguer dans un système qui est

conçu pour vous faire échouer» explique-t-elle. À travers une vulnérabilité assumée, Orenda explique que si elle a décidé de devenir enseignante, c'est pour «donner une voix à son histoire».

ALEXIS FIOCCO Documentaire activiste

Notre équipe s'est également rendue à la projection du film *The Road Forward* (2017) de Marie Clements. Le documentaire était diffusé jeudi 21 septembre au soir et fut suivi d'un débat, le tout organisé par l'Alliance des Étudiants Autochtones (*Indigenous Student Alliance* en anglais, *ndlr*).

Le film racontait par le biais d'entrevues l'histoire des mouvements des droits civils autochtones, s'attardant par exemple sur les droits de pêche en Colombie Britannique pour lesquels luttèrent la *Native Brotherhood* avec le soutien du journal activiste *Native Voice*, ou encore sur le *Constitution Express*, un projet de grande envergure qui achemina des centaines de militants autochtones jusqu'à Ottawa grâce au train du même nom dans les années 80.

Le documentaire était entrecoupé d'interludes musicales et d'entrevues des artistes qui les performaient: tous des groupes de blues composés de membres de diverses nations autochtones du Canada.

Ces artistes se rappelaient avec passion et émotion les luttes sociales de leur communauté, et les difficultés du passé tels que les *residential schools* ou encore l'*Indian Act*. Une discussion suivit la diffusion, durant laquelle la cinquantaine de participants purent s'exprimer et débattre.

Bilan encourageant

Vendredi 22 septembre, *Le Délit* parla à Allan Vicaire, directeur adjoint de la Maison des Premières Nations (*First People's House* en anglais, *ndlr*), pour lui demander son avis sur le déroulement de la Semaine de Sensibilisation à la Culture Autochtone. D'après lui, cette semaine est «*toujours positive*» car elle permet la diffusion d'information et de savoir: «*Durant les sept dernières années, nous n'avons cessé de grandir. Les gens sont véritablement engagés.*».

Cette année, environ 12 000 étudiants et membres du personnel participèrent aux activités proposées, contre 200 il y a sept ans. Environ 300 ateliers furent organisés, avec près de 700 organisateurs. ☺

MONTRÉAL

Le débat sur la marijuana

Prévue pour juillet 2018, la légalisation du cannabis reste sujet de discorde.

MARGOT HUTTON
Le Délit

Que ce soit au niveau fédéral ou provincial, les désaccords sont nombreux quant à la légalisation du cannabis. Par exemple, Gaétan Barrette, ministre de la Santé du Québec, trouve que le gouvernement est trop pressé d'en finir avec le sujet. Or, il est nécessaire que toutes les facettes du projet posant problème soient examinées en détail, comme par exemple les produits dérivés (huile, hasch, «space cakes»...), que la proposition de loi a omis de mentionner. Il semble donc que la loi manque de clarté sur certains points.

Solidarité provinciale

En revanche, en ce qui concerne la distribution et la production de marijuana, la plupart des acteurs semblent être sur la même longueur d'ondes.

Martine Ouellet (Bloc Québécois) souhaite que le gouvernement québécois s'en occupe, en nationalisant la distribution et la production, et en confiant cette tâche à une nouvelle branche de la Société des alcools du Québec (SAQ) prévue à cet effet.

Cela permettrait, d'après elle, de mieux conjuguer les impératifs économiques et la protection de la santé publique. Le gouvernement ontarien a des objectifs similaires, puisqu'il souhaite opérer de la même manière en créant une filiale de la Régie des alcools de l'Ontario pour le cannabis. Selon les prédictions, 150 succursales devraient ouvrir d'ici 2020, ainsi qu'un site web, dans le but de gérer digitalement la vente et la production de *pot*.

Pas tous du même avis

Cependant, les partis provinciaux québécois ne voient pas toutes les prévisions gouvernementales du même œil. Tandis que Québec Solidaire (QS) semble suivre la ligne directrice, Coalition Avenir Québec (CAQ) serait partisane d'un encadrement plus strict. Pour eux, il n'est pas question de banaliser la consommation de cannabis, il faudrait toujours la dissuader au maximum.

C'est pour cela qu'ils souhaitent que l'âge minimum de consommation soit de 21 ans au lieu des 18 ans prévus. Ils souhaitent aussi baisser la quantité maximale de cannabis autorisée à 15 grammes par personne au lieu de 30 grammes (chiffre jugé

beaucoup trop élevé par la CAQ) et veulent interdire la culture à domicile. De plus, la CAQ souhaiterait que la taxation relève des provinces, et non de l'État fédéral.

« Pour [la CAQ] il n'est pas question de banaliser la consommation de cannabis »

Cela permettrait en effet aux provinces de toucher l'ensemble des revenus de taxation, ce qui devrait pallier l'augmentation des coûts sociaux et financiers engendrés par la légalisation. Le Parti Québécois (PQ) juge cependant les idées de la CAQ incohérentes.

Il y a quelques années, la CAQ diabolisait la SAQ, voulant même la privatiser, alors qu'ils sont désormais de l'avis de leur laisser la distribution du *pot* en province. Le PQ a jugé préférable de prendre le temps d'étudier les résultats des différentes consultations menées sur la question avant d'émettre des propositions concrètes au gouvernement fédéral. Malgré les divergen-



CAPUCINE LORBER

ces qui subsistent, le Québec semble avoir trouvé une ligne directrice plutôt fiable afin de mener le projet à terme.

Les parties devront donc surmonter leurs différences pour pouvoir arriver à un accord commun ☺

Montréal déficitaire pour 2017

La ville de Montréal a déclaré qu'elle aurait un déficit de **\$31,4 millions** cette année.

JACQUES SIMON
Le Délit

Voilà qui doit bien embêter Denis Coderre, maire de Montréal et candidat à sa propre réélection le 5 novembre prochain. Pour l'année 2017, la ville arborera un déficit de 31,4 millions de dollars, alors qu'elle avait pourtant fini l'année précédente avec un surplus de 139 millions. Bien qu'en dessous des 46,5 millions de dollars de déficit annoncés en mai dernier, la nouvelle fait tâche.

C'est le prix à payer, entre autres, pour les festivités du 375^e anniversaire de la ville, qui auront coûté aux alentours d'un milliard de dollars, ce que rappelle Valérie Plante, elle aussi candidate aux élections municipales prochaines avec Projet Montréal.

La composition d'un déficit

Faisons un bref rappel à vos cours d'économie.

Qu'est-ce qu'un déficit? Au plus simple, c'est la situation financière de quelqu'un ou de quelque chose qui a moins d'en-

trées d'argent que de dépenses. Au niveau municipal, quelles sont les entrées de la ville? Tout d'abord, il y a l'aide provinciale qui revient à la ville, les impôts des citoyens, mais aussi les

« La loi ne permet pas à la municipalité montréalaise d'enregistrer un déficit, il va donc falloir couper ailleurs pour compenser »

amendes en tous genres, notamment celles de stationnement, qui viennent remplir les caisses de Montréal chaque année. Or, sur ce dernier point, les recettes se font bien maigres par rapport aux prévisions. En effet, 19,7 millions de dollars séparent la réalité de ce qui avait été projeté en début d'année.

Et en ce qui concerne les sorties? Typiquement, il y a les travaux d'aménagement, nombreux à Montréal, et les salaires des fonctionnaires municipaux. Sur ce dernier point justement, les syndicats policiers ont réussi à faire augmenter le régime des retraites des forces de l'ordre,

et un accord avec les pompiers ajoute une dépense imprévue à la ville — deux nouveautés qui coutent au-delà de 50 millions de dollars supplémentaires par an.

Mises à part les dépenses classiques, il y a aussi les coûts extraordinaires occasionnels. D'une part, la ville a dû couvrir 41% du milliard de dollars dépensés pour les festivités du 375^e anniversaire de la ville, les 59% restants ayant été couverts en majorité par le gouvernement provincial québécois, et le gouvernement fédéral dans une moindre mesure, ainsi que des entreprises privées.

D'autre part, la nouvelle entente avec le gouvernement de Québec, un accord appelé ReflexMontréal et qui donne un statut particulier à la métropole, ajoute 22 millions de dollars

de dépenses imprévues dans le budget annuel.

Remettre les points sur les «i»

Lors de son annonce, Yves Courchesne, directeur des finances de la ville de Montréal, a tenu à souligner le caractère minime du déficit. Il est vrai qu'avec un budget annuel de 5,2 milliards de dollars, 31,4 millions ne représentent qu'environ 0,6% du revenu de la ville, ce qui peut sembler négligeable.

L'année 2017 est donc «une année de transition, qui implique des dépenses imprévues. Mais à long terme, la ville sera gagnante parce qu'elle aura droit à une future subvention qui sera indexée», a-t-il expliqué, faisant référence à ReflexMontréal et les possibles bénéfices que cet accord pourrait amener dans le futur.

Conséquences électorales

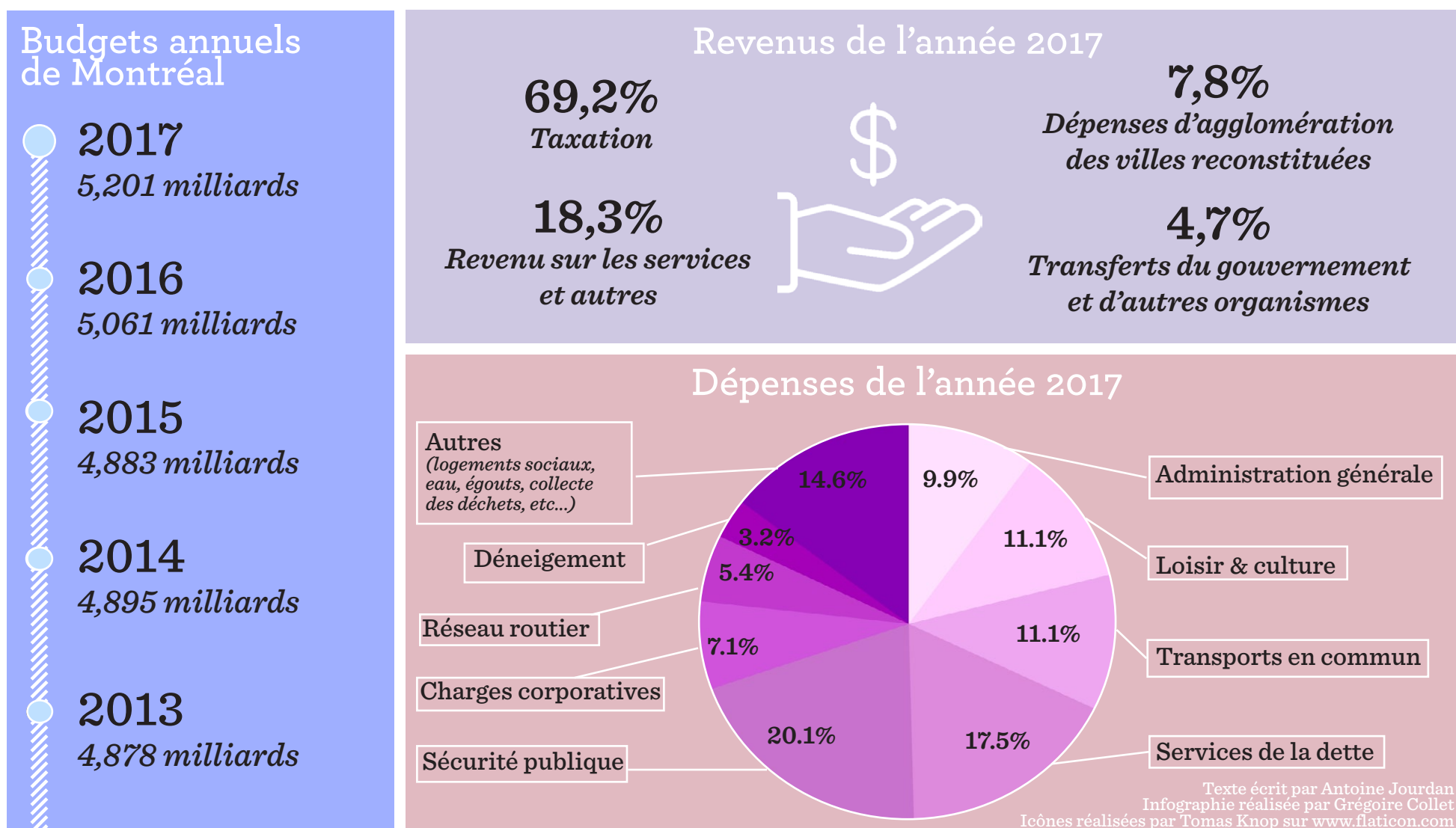
Cette nuance n'a pas empêché les adversaires politiques du maire de reprendre cette nouvelle à leur avantage. «Nous devons gérer l'argent des

Montréalais-es plus efficacement et en toute transparence», a martelé Projet Montréal, principal adversaire de Coderre, sur Facebook.

Même reproche issu des rangs de Coalition Montréal: Marvin Rotrand, conseiller municipal de la formation et joint par *Le Délit* se questionne sur les raisons de ce déficit. «Y a-t-il eu des ententes trop généreuses avec les syndicats? Des coûts cachés dans l'organisation du Grand Prix de Montréal ou du 375^e anniversaire de la ville?» s'interroge-t-il. «Tout cela reste sous forme de questionnement, je ne peux pas y répondre, mais c'est inquiétant et ça aurait dû être évité.»

La loi ne permet pas à la municipalité montréalaise d'enregistrer un déficit, il va donc falloir couper ailleurs pour compenser. «Le fait que nous soyons en période électorale suggère que cela n'était pas prévu» explique Rotrand. Désormais, l'équipe Coderre est en effet dans l'obligation de trouver un domaine où couper des fonds, une démarche rarement appréciée par les électeurs. ☹

Le déficit de la ville de Montréal en chiffres



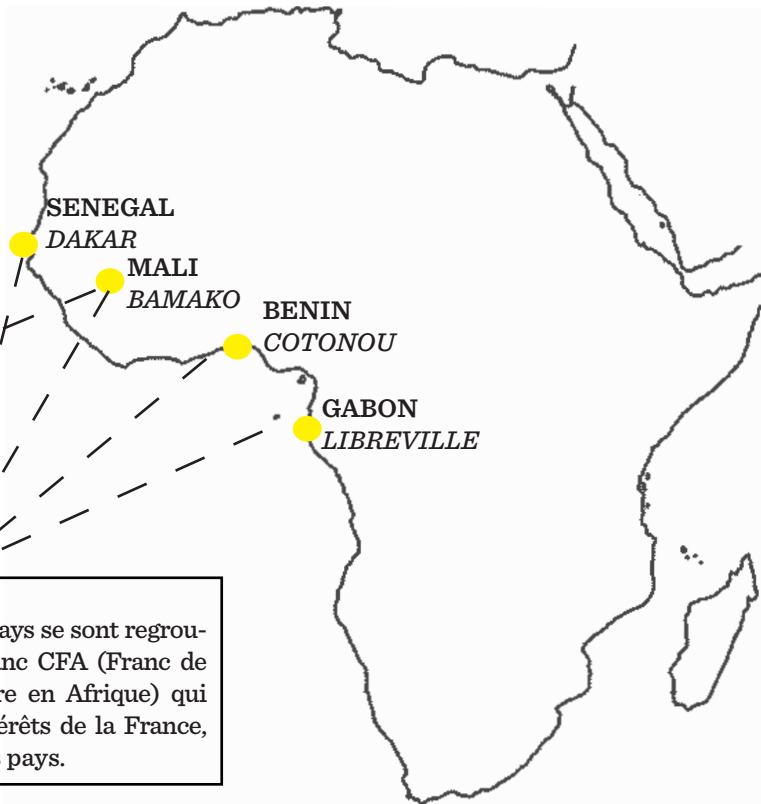
Monde francophone

Que s'est-il passé chez les francophones la semaine dernière?

AFRIQUE FRANCOPHONE

Mardi 19 septembre

Au Mali, alors que les entraves au processus de paix restent nombreuses, le conseil de sécurité des Nations Unies a adopté une mesure créant un régime général de sanctions. Ainsi, le conseil espère éviter un déraillement complet de l'évolution de la reconstruction du pays.

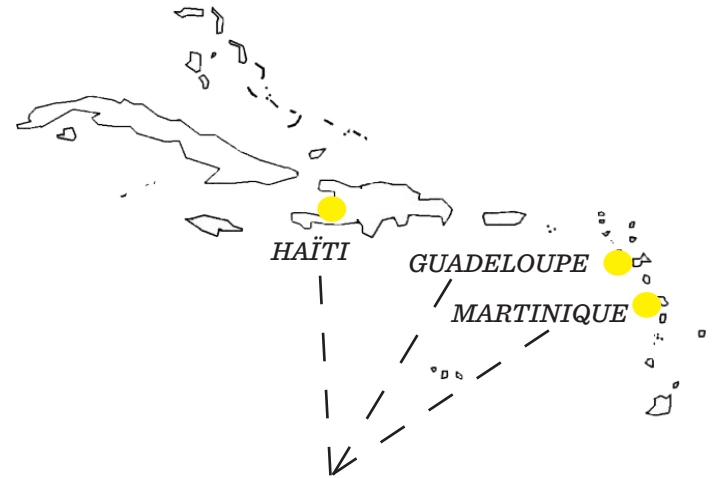


Samedi 16 septembre

Des manifestants de ces pays se sont regroupés pour dire non au Franc CFA (Franc de la Communauté financière en Afrique) qui selon eux favorise les intérêts de la France, ancien colonisateur de ces pays.

INFOGRAPHIE PAR GRÉGOIRE COLLET
Le Délit

ANTILLES FRANCOPHONE



Nuit du 18 au 19 septembre

L'ouragan de catégorie 5 Maria est passé dans la région antillaise. D'importants dégâts matériels et humains sont à déplorer en Martinique, à Haïti et en Guadeloupe.

TEXTE PAR MARGOT HUTTON
Le Délit

SPORT

Croître ou mourir

Les Redmen se dépassent dans une rencontre intense.

ALEXANDRE ZOLLER

L'atmosphère dans les gradins est bon enfant, mais le jeu sur le terrain n'en est pas moins sportif. Ce samedi 23 septembre, malgré la défaite qui a ouvert la saison, les rugbymen, arborant les couleurs de notre université, étaient prêts à en découdre. On se souvient des commentaires de l'entraîneur lors du match précédent, mentionnant une nouvelle stratégie pour l'attaque. Il était inutile d'être très concentré pour voir la différence; n'importe quel spectateur pu discerner une nette amélioration.

Le premier coup de sifflet retentit à 19 heures, le long des courbes du stade Jacques-Gautier du collège Notre-Dame. Ce match oppose les Redmen de McGill aux Piranhas de l'École de Technologie Supérieure (ÉTS).

Des progrès concrets

Ce fut un match intense au cours duquel on reconnut bien le jeu des mcgillois: le bon esprit d'équipe, les piliers immuables et les ailiers stratégiques qui font notre marque de fabrique. Cependant, le manque de motivation en première mi-temps semble aussi commencer à les caractériser. Les Piranhas ouvrirent le score à la sixième minute, faisant suite à une pénalité qui leur donna l'occasion d'envoyer le ballon entre les deux poteaux. Il n'en fallait

pas plus pour attiser la flamme des Redmen, qui profitèrent d'une brèche dans la défense adverse pour s'y engouffrer. Un ailier ira marquer un essai à la treizième minute, nous donnant l'avantage avec un score de 5-3.

L'atout des Piranhas fut sans aucun doute leur défense, qui su prévoir les déplacements du ballon ainsi qu'arrêter net toutes avancées adverses. De plus, leur attaque s'en trouva ren-

forcée par leur hargne de gagner qui les poussa à plonger pour protéger le ballon lors de sa libération après un placage. Il faudra attendre la deuxième mi-temps pour que les Redmen soient prêts à en faire autant. Ces premières 40 minutes sont ponctuées de nombreuses erreurs dans les deux camps, qui semblent parfois avoir du mal à attraper le ballon. Cependant, l'agilité au sol des joueurs de l'ÉTS

leur donne rapidement l'avantage et leur pointage remonte. À la vingt-sixième minute, le numéro 7 des Piranhas marque un essai qui est transformé par le numéro 10. Le score est alors de 10 à 5, et à peine neuf minutes plus tard, un nouvel essai du numéro 9, de nouveau transformé par le numéro 10, creuse l'écart avec les mcgillois qui finiront la première mi-temps avec un certain désavantage, l'ÉTS dominant 17 à 5.

Une victoire loupée de peu

Le match reprend dix minutes plus tard. Les Redmen semblent revigorés. Leur détermination à défendre leur ligne est réelle. À la cinquantième minute, la tension monte dans les gradins du côté mcgillois lorsque le ballon se rapproche dangereusement de notre bord. La bataille à quelques mètres de notre camp dure cinq minutes, mais après un ultime effort, le ballon est finalement repoussé. C'est au moment où l'on s'y attend le moins, à la quatre-vingt-deuxième minute, alors même que le temps additionnel touche à sa fin, que McGill marque un ultime essai qui est par la suite transformé. Le score remonte et permet de passer de 5-17 à 12-17.

L'ÉTS finit donc par l'emporter 17 à 12, mais les Redmen n'en sont pas moins méritant au vu des progrès réalisés depuis la dernière fois. ☹



CAPUCINE LORBER

McGill arrête son programme des troubles de l'alimentation.

SÉBASTIEN OUDIN-FILIPPECKI
Le Délit



CAPUCINE LORBER

Selon une information reprise par Radio-Canada, les Services aux étudiants de l'Université McGill ont décidé de mettre fin, sans aucune consultation étudiante, au programme d'aide pour les étudiant·e·s souffrant de troubles de l'alimentation (*Eating Disorder Program* ou *EDP*, ndlr) à partir de cette année.

À l'origine unique en son genre et dépendant des Services de santé mentale de l'Université, ce programme offrait de nombreux services dont, selon son site internet, des thérapies de groupes, des consultations psychologiques et la possibilité de consulter un nutritionniste.

Dans un communiqué envoyé au *Délit*, la directrice des Services aux étudiants, Martine Gauthier, tentait d'expliquer ce changement par une hausse de la demande des Services de santé mentale (une augmentation de 57% au

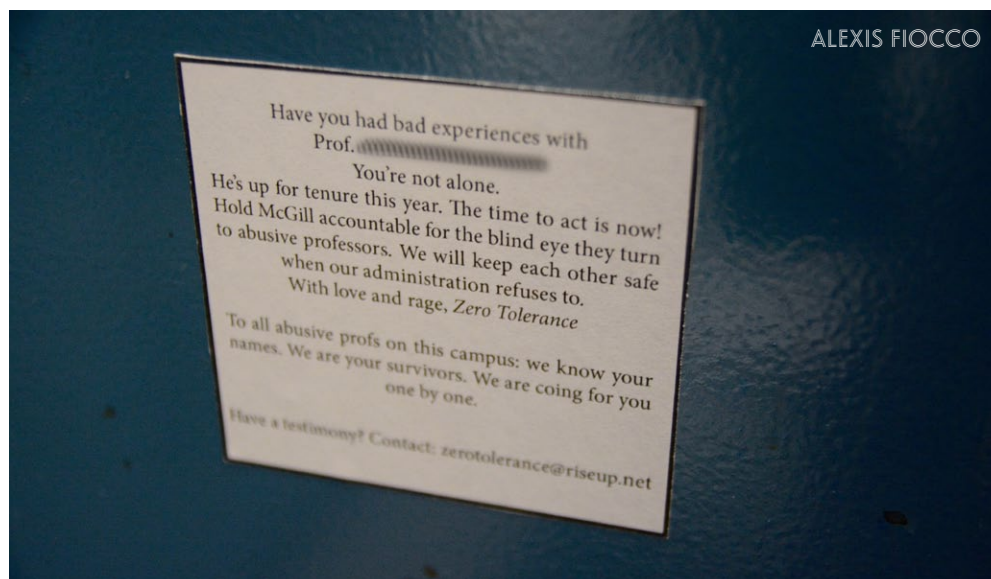
cours des trois dernières années selon le communiqué)

De plus, Mme Gauthier précise que selon une étude datant de 2014 «plus de 50% des étudiant·e·s mcgillois·e·s luttent contre la dépression et l'anxiété [...] alors qu'un plus petit nombre d'étudiant·e·s (1 à 3%) souffrent de troubles de l'alimentation».

Cette dernière explique donc que c'est dans un souci de «distribuer [leurs] ressources équitablement» que cette décision a été prise.

L'administration insiste toutefois sur le fait que les étudiant·e·s peuvent toujours faire appel au *Psychiatric Services* en communiquant au 514-398-6019 afin de demander un rendez-vous avec un psychiatre spécialisé dans les troubles de l'alimentation. Les élèves ne sont donc pas complètement délaissés. ☹

Zero Tolerance appelle à la mobilisation contre la violence sexuelle.



ALEXIS FIOCCO

SÉBASTIEN OUDIN-FILIPPECKI
Le Délit

Au cours des dernières semaines, un groupe se faisant appeler *Zero Tolerance* aurait posté plusieurs autocollants sur le campus accusant un professeur de l'Université McGill d'être un «*prédateur sexuel*» («*sexual predator*», ndlr) et appelant les étudiant·e·s à la mobilisation, en insistant sur le fait qu'ils et elles «*n'étaient pas seul·e·s dans leur combat contre la violence sexuelle*» («*You are not alone in your fight against sexualized violence*», ndlr).

Une initiative militante

Dans un courriel au *Délit*, l'organisation explique sa démarche en précisant que l'enseignant en question «*était bon pour être titularisé, malgré les multiples plaintes, formelles et informelles des étudiant·e·s.*» («*[the professor] is up for tenure this semester despite multiple complaints, both formal and informal, from students*») et que c'était suite à cela que le groupe «*avait décidé d'agir pour être solidaire avec [leurs] pairs*» («*we [...] have decided to take action and stand in solidarity with our peers.*»).

Avant d'ajouter que le groupe avait décidé «*d'utiliser des autocollants et d'autres tactiques*

d'action directe afin d'informer la population étudiante du comportement [du professeur en question] afin que ses étudiantes féminines puissent se protéger» («*by using stickers and other direct action tactics to inform the student population of his behaviour in order for his female students to be able to protect themselves.*» en anglais, ndlr).

Contactée par le *Délit*, l'administration mcgilloise, par la voix de la Prévoist Angela Campbell, vice-principale exécutive adjointe à l'équité et aux priorités académique a déclaré que «*l'université prenait toutes les plaintes de mauvaise conduite au sérieux*» et a rappelé qu'«*enclencher une procédure avec le Bureau d'intervention, de soutien et d'éducation contre la violence sexuelle (Office for Sexual Violence Response, Support and Education ou O-SVRSE en anglais, ndlr) permettait aux survivant·e·s d'obtenir le soutien et les services dont ils ou elles auraient besoin*». Cependant, *Zero Tolerance* affirme que les «*préoccupations [des étudiant·e·s] ont été minimisées et jugées insuffisantes par l'administration*» («*Their concerns were minimized and deemed insufficient by the McGill administration*», ndlr). La Pre Campbell a pour sa part ajouté que «*l'administration mcgilloise désapprouvait les tentatives de faire face à de tels problèmes via des affiches anonymes [...] et prenait des mesures afin de les retirer*». ☹



AGA & Appel de candidatures

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), éditrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invités à son **ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE** :

Le lundi 23 octobre à 17 h 30
Pavillon de l'ÉUM, salle Lev Bukhman (203)

La présence des candidat(e)s au conseil d'administration est fortement encouragée.

La SPD recueille présentement des candidatures pour son conseil d'administration.

Les candidat(e)s doivent être étudiant(e)s à McGill, inscrit(e)s aux sessions d'automne 2017 et d'hiver 2018 et aptes à siéger au conseil jusqu'au 31 octobre 2018. Le poste de représentant(e) des cycles supérieurs est également ouvert. Les membres du conseil se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de la gestion des journaux et prendre des décisions administratives importantes.

Pour déposer votre candidature, visitez :
dailypublications.org/how-to-apply/?l=fr

Dans la peau d'un végétarien

GRÉGOIRE COLLET
Le Délit

Après s'être penché sur les conséquences environnementales de l'industrie de la viande, *Le Délit* continue sa série spéciale sur le végétarisme en explorant sa portée sociale.

Tous les Noëls sont servis sur la table de mon salon un chaperon, du foie gras et du saumon fumé. Cette année, on m'avait réservé pour la première fois une assiette de champignons sautés et quelques commentaires. «Tu es sûr que tu n'en veux pas?», «C'est une phase», «Il faut que l'on devienne végétariens nous aussi?» Face à ce genre de commentaires, ma première envie est de répondre et de dire que je ne suis pas l'adolescent idéaliste qu'on me croit être. Partager ce que j'ai vu, ce que j'ai lu, ce qui m'a convaincu. Ma seconde envie est de me taire, de ne pas déclencher un énième débat sans fin. J'obéis à cette dernière, aussi frustrante qu'elle soit. Lorsqu'on insiste pour que je goûte à un bout de viande, je sens des regards insistants. «Mince. Il a changé».

Les tensions que cette question crée dans ma famille n'ont pas l'air d'être dues à du mépris pour ma décision, mais plutôt à une incompréhension et une inquiétude. «Le véganisme n'est plus qu'à quelques pas. Il ne peut plus rien manger maintenant. C'est très courant chez les étudiants en même temps». La nourriture occupant une place très importante dans les repas familiaux, j'ai l'impression d'imposer une politique de grands travaux à chaque repas. On ne manque pas de me faire remarquer l'effort important qu'est de me préparer un repas «sans viande, sans poisson». Mon végétarisme a fait sourciller et a pu être sujet de blagues. Tout en étant persuadé d'adopter un comportement sain et moral, j'ai dû considérer l'étendue sociale de mon choix.

Un dialogue difficile

Nous pouvons tous peser l'impact social de la nourriture, et l'inconscient qui y est attaché. Manger est une façon de partager, d'apprendre à connaître et de tirer des conclusions faciles sur notre entourage. On associe certains aliments à



ABIGAIL DRACH

des comportements et des buts différents. Une personne qui mange une salade à chaque repas sera vue comme quelqu'un qui fait attention à sa santé ou son poids, alors qu'un comportement contraire peut donner l'impression d'une indifférence vis-à-vis de ces questions. De la même manière que s'asseoir et partager un repas rassemble, avoir un invité qui ne mangera pas comme les autres peut diviser la table. Aussi absurde que cela puisse paraître, avoir sa propre assiette, ne pas pouvoir prendre part à la dégustation qui se passe peut créer une forme d'isolement passerager que l'on apprend à intégrer. Être végétarien est un choix, et

« Le végétarien est souvent vu comme infatigable, irritable ou irrité »

ce choix fait parti de mon quotidien, ainsi il me paraît dérisoire de le remettre en question. Être confronté à l'ampleur que cette décision incarne pour certains, rend pourtant évidente l'existence d'un décalage. Dans le milieu étudiant, beaucoup d'entre nous

sont végétariens. Cependant, selon la société canadienne de pédiatrie, seulement 4% des adultes au Canada ne mangent pas de viande. D'où la nécessité presque systématique de dialoguer.

Je ne me suis jamais reconnu dans le stéréotype du végétarien en colère qui viendrait donner des leçons à son entourage. Les réactions auxquelles je fais parfois face m'évoquent une forme d'animosité, comme un instinct protecteur. Il est arrivé qu'on anticipe directement mes paroles, comme pour me faire perdre de la crédibilité en disant: «Ah! Moi j'adore un bon steak», «Je ne sais pas comment tu fais».

Le fait est que généralement, j'ai seulement dit que je m'en tiendrais à de la salade. C'est le fait qu'on soit désarçonné qui m'interroge. Pourquoi tout d'un coup être sur la défensive alors que le sujet peut glisser pour revenir à une conversation moins gênante?

Comment agir ?

Mes premiers jours en tant que végétarien étaient marqués par un militantisme bien plus marqué que maintenant. Me justifier m'était nécessaire, comme pour me convaincre que je prenais la bonne décision. L'adolescent idéaliste s'épanouissait, ce qui rendait la confrontation avec ma famille peu détendue. Ensuite, l'urgence de l'intégration de l'arrivée à l'université a atténué mon activisme. Ce sujet refroidit souvent. Quand la discussion s'orientait vers ce thème, j'ajoutais un bref mais clair «Je ne suis pas le végétarien excité, ne t'inquiète pas». Une manière sûrement de dissiper les a priori. Un an plus tard, je ne sais toujours pas quelle est la bonne manière d'en parler, de faire bouger les mentalités sans agacer. L'impression que je ne peux pas me désolidariser de la personne que j'étais il y a un an, alors que je mangeais encore de la viande en quantité et utilisais des arguments comme «mais c'est bon quand même», peut me faire perdre pied.

Être végétarien suscite chez moi une certaine fierté, celle de se sentir en accord avec ses idéaux. Il est toujours étonnant de voir des

« Ma frustration découle de l'impossibilité presque systématique de communiquer efficacement, et j'en suis moi-même fautif »

Ce comportement peut s'expliquer par une tendance à prêter à une personne les discours d'une cause entière. Le végétarien est souvent vu comme infatigable, irritable ou irrité. Quand certains commencent un débat que je n'ai pas demandé, cette attitude est une façon de se protéger d'un possible jugement moral. Me lancer dans un plaidoyer à chaque repas ne m'intéresse pas, car bien souvent, lorsqu'une personne mange de la viande sous mes yeux, ce n'est pas le moment le plus propice pour lui dire «ne fais pas ça, ce n'est pas bon ni pour l'environnement, ni pour les animaux, ni pour toi». Le végétarisme peut être autant une question de pragmatisme que de sensibilité vis-à-vis de la souffrance animale. La question ne se règle pas par une simple conversation intéressée.

réactions contredire ce sentiment. Encore aujourd'hui, je ne connais pas la solution et mes relations étant plutôt établies, les remarques se font rares. J'ai espoir que les mentalités changeront. Cependant, chaque combat prend du temps, et comme ma prise de conscience en a pris, je ne peux pas attendre des autres qu'ils adoptent mon comportement instantanément. Ma frustration découle de l'impossibilité presque systématique de communiquer efficacement, et j'en suis moi-même fautif. Je voudrais partager mes idées et trouver un moyen d'affronter les plus sceptiques. Ce combat est le mien, mais aussi celui de la personne qui a de la compassion et de l'intérêt pour son environnement. C'est bien là-dedans que je puise mon espoir. ☺

Le mythe de l'égalité presque atteinte

Des voix s'élèvent contre un potentiel changement de nom du Conseil du statut de la femme.

KHAROLL-ANN SOUFFRANT
Le Délit

Le dimanche 17 septembre dernier, on apprenait que Mme Louise Cordeau, actuelle présidente du Conseil du statut de la femme, considère un changement de nom de l'organisme qu'elle représente. Mme Cordeau estime que l'appellation du Conseil du statut de la femme devrait être revue afin de «mieux refléter l'évolution de la société» et d'interpeller l'ensemble de celle-ci, y compris les hommes. Elle nomme ce qu'elle considérerait être «une égalité presque acquise» entre les hommes et les femmes.

Bien qu'à première vue, cette proposition puisse sembler inoffensive, voire même louable, elle reflète l'influence grandissante de groupes masculinistes dans la sphère publique, y compris auprès d'organismes gouvernementaux. Cela met en péril les droits des femmes au détriment de la société tout entière.

« L'égalité entre les hommes et les femmes, malgré des gains importants, n'est pas encore acquise »

La naissance du Conseil du statut de la femme

C'est en 1973 qu'est né le Conseil du statut de la femme. Sa mission vise à «promouvoir et à défendre les intérêts des Québécoises». Le Conseil s'inscrit «dans la continuité des actions que les femmes mènent depuis des années pour la reconnaissance de leurs droits». Cet organisme a vu le jour dans le contexte suivant la Commission royale sur la situation des femmes au Canada. C'est Marie-Claire Kirkland Casgrain, qui, en 1973, alors qu'elle était la seule femme siégeant à l'Assemblée nationale du Québec, a fait la première proposition de projet de loi pour établir ce Conseil. Il fut adopté l'année suivante.

Bien que l'on puisse reconnaître des avancées considérables pour les droits des femmes au Québec, il n'en demeure pas moins qu'un long chemin reste encore à parcourir pour atteindre l'égalité. Et bien qu'il existe toujours des inégalités entre les hom-

mes et les femmes, il m'apparaît important de mentionner les inégalités qui existent aussi *entre les femmes* en tant que groupe social.

Des discordances entre l'égalité de droit et l'égalité de fait

Les femmes, partout à travers le monde, sont plus à risque de subir de la violence, rappelant la nécessité de percevoir le respect de leurs droits comme un concept qui dépasse nos frontières. Or, les femmes autochtones sont plus susceptibles d'être victimes de

et des familles de victimes se sont battues depuis des décennies pour une reconnaissance gouvernementale, sociale et médiatique de cette hécatombe. En décembre de la même année, le gouvernement du Québec annonçait la création de la Commission *Viens*, dont l'objectif est de mieux comprendre les relations entre autochtones et services publics, notamment la police, suite aux révélations de femmes autochtones disant avoir été agressées sexuellement par des policiers.

Lundi 18 septembre, on apprenait qu'une travailleuse du sexe

terme de budget sont détenus par les hommes. À Montréal, la parité n'est pas encore atteinte dans nos instances municipales. C'est sans parler du manque de représentation de femmes issues des minorités visibles au sein des services publics de l'État.

Il en va de même pour les inégalités économiques. En 2014, l'Institut de recherche et d'informations socioéconomiques mettait en ligne une publication illustrant encore et toujours le partage des tâches domestiques inévitables entre les hommes et les femmes. Dans une autre publication, l'IRIS nous appre-

Une proposition datant de 2005

À la manière de ceux qui réclament un mois de l'histoire des Blancs au même titre que le mois de l'histoire des Noirs, il fut proposé en 2005 de rebaptiser le Conseil du statut de la femme en un Conseil de l'égalité dans le contexte de la Commission parlementaire sur l'égalité entre les hommes et les femmes ayant eu lieu la même année. Cette proposition fut modelée sur des arguments tels que «le suicide, le décrochage scolaire, le divorce et la sous-utilisation des services sociaux»



violence que les femmes non autochtones au Canada. Cela comprend la violence familiale, mais également les agressions à caractère sexuel. Les racines de cette surreprésentation tirent notamment leur source dans le colonialisme, la loi sur les Indiens, les pensionnats autochtones – dont le dernier a fermé en 1996 – ainsi que la rafle des années soixantes. Le patriarcat, le racisme et la discrimination systémique, chacun s'abreuvant les uns des autres, ont créé un contexte social propice à la victimisation des femmes autochtones.

En 2016, le gouvernement fédéral annonçait la mise sur pied d'une enquête nationale, entièrement indépendante, chargée de faire la lumière sur la disparition et l'assassinat des femmes et des filles autochtones, situation qualifiée de «féminicide». Des activistes

trans nommée Sisi Thibert avait été assassinée à Montréal. Divers intervenants et groupes travaillant auprès des femmes trans, dont l'organisme Stella ainsi que le Conseil québécois LGBT, ont mentionné que les femmes trans faisaient face à une grande violence, particulièrement les femmes trans de couleur. Cette violence est d'ailleurs très peu abordée dans les médias de masse, ce qui accentue l'invisibilisation de ce fléau.

Les inégalités sont également présentes dans nos administrations publiques et nos gouvernements. À l'Assemblée nationale du Québec, les femmes sont non seulement minoritaires, mais elles interviennent beaucoup moins longtemps que leurs collègues masculins. De plus, selon le magazine *L'actualité*, les ministères les plus importants en

nait, sans grande surprise, que les écarts salariaux entre les hommes et les femmes sont encore d'actualité. De plus, selon *le Devoir*, les politiques d'austérité tendent à licencier en premier lieu dans les services où les femmes sont majoritaires en tant que prestataires et bénéficiaires, soit la santé, les services sociaux, le secteur communautaire et l'éducation. On peut se douter que le portrait est encore moins reluisant pour les femmes dites de la diversité.

Considérant ces exemples qui se veulent non exhaustifs, l'idée d'une égalité presque acquise est fautive. Pourtant, ce n'est pas la première fois que l'idée d'une refonte du Conseil du statut de la femme fraye son chemin au sein de l'actualité et de nos instances gouvernementales.

des hommes, arguments s'avérant insidieux et qui cachent l'agenda des groupes masculinistes, groupes qui perçoivent le féminisme comme ayant été trop loin. Cette proposition finit par être rejetée grâce à la résistance du mouvement féministe et de groupes de femmes.

La résurgence de ce débat dans l'actualité et le simple fait qu'elle soit même considérée par une présidente du Conseil du statut de la femme rappelle que l'égalité entre les hommes et les femmes, malgré des gains importants, n'est pas encore acquise. Il en faut de peu pour faire face à un *backlash* (retour de bâton, *ndlr*) mettant en péril les avancées ayant été réalisées au cours de ces dernières décennies. Plus que jamais, le Conseil du statut de la femme se doit de garder son nom afin de symboliser sa pertinence en 2017. ☉

Décadence du progressisme moral

Constat et proposition entourant l'un des problèmes de notre temps.

SIMON TARDIF
Le Délit

Nul doute que chaque époque et société rencontre son lot de misères et de problèmes. Certaines d'entre elles ont admirablement su contenir, voire rediriger les forces destructrices de leur temps. La clef d'un tel génie a néanmoins toujours résidé dans un constat. Aujourd'hui, il ne faut plus être un Hegel pour aisément le comprendre: le constat passe par le ruminement des choses. Or, à l'opposé, ne semble-t-il pas dangereux de vivre au sein d'un monde qui n'a d'autre besoin que l'anxiété du présent? Si l'on éprouvait la volonté de transgresser cette doxa, quels pourraient être les objets de notre propre introspection?

L'esprit de notre temps ne se résume pas en un objet, mais force est de constater que depuis un certain nombre d'années, il se profile le visage d'une nouvelle moralité: le progressisme moral. Que cette dernière soit portée par des membres de communautés opprimées, nos canonniers guerriers de la justice sociale, des intérêts politiques ou par le repentir, elle occupe dorénavant une place majeure au sein de la conversation démocratique. Pour une part de la société civile, les injustices qu'ils observent ou vivent ont atteint une sévérité telle qu'elles ne peuvent plus être tolérées. Comme toute morale, la leur porte en elle l'idéal d'une certaine forme de jus-

déliquescentes, et c'est là l'objet de notre problème; ce qui était auparavant solide s'est transformé en une mare où il n'est que trop aisé de sombrer. Au sein de certains groupes militants, la concurrence à la pureté mène souvent à un climat de peur où le blasphème mène à l'expulsion. Il s'agit d'une peur rapportée par un nombre significatif de militants; il n'est en effet pas rare que cette course à la pureté mène à une autocensure, voire à la critique et au rejet. Du moment où l'on n'est pas considéré comme les patrons de la Vertu, de simples bévues, des mots sans intention pernicieuse et voilà que nous rencontrerions promptement le rejet social. Il s'agit d'une célérité dont on se passerait bien. D'autant plus, les impératifs du progressisme moral sont absurdes; ils ne mettent pas l'accent sur la dignité des communautés discriminées, mais au contraire sur l'éternelle victimisation de celles-ci. Il semble farfelu de considérer que l'on puisse être «empowered» à être constamment accablé de la divine vertu de la fragilité. D'autant plus que cette fiction est tout à fait néfaste du point de vue de l'économie des pulsions. Le principe de la morale a toujours été d'opérer une économie des pulsions existentielles; à travers des règles et un cadre précis, elle vise à faire l'économie de nos questions angoissantes. Ainsi, une morale «efficace» affichera un solde positif quant à ce qu'elle permet d'économiser en terme de pulsions. Au contraire, l'énergie demandée au

Véritablement, c'est toute une épistémologie et une métaphysique de la victimisation qui a vu le jour. C'est, je le crois, le caractère le plus insensé de toute leur entreprise: les saints protecteurs

Char: «Je vois l'homme perdu de perversions politiques, confondant action et expiation, nommant conquête son anéantissement.» Ces mots sont ceux d'un homme de la Résistance. Bien avant que

s'en souvenir. L'histoire de l'humanité regorge d'intempestifs ayant sans cesse répété que l'éducation était une panacée à bien des égards. L'injustice et l'intolérance ne demandent évidemment que cela: une éducation.

Considérons la chose autrement: quel fut le succès des manœuvres légitimant excommunications et moralisation? Fort certainement, peut-on le dire, contre-productif. Ajoutons à cela qu'il semble impossible à un grand nombre de militants d'actualiser les répercussions de leurs manœuvres, réconfortant ainsi indéfiniment la rhétorique de leurs opposants, voire de leurs oppresseurs. Les Jordan Peterson de ce monde et les partisans de l'Alt-right ont grandement tiré profit de la chose. Il semble en ce sens exister une causalité probante entre la radicalisation des ignares modérés et les inquisitions des prêtres de la morale progressissante. Pourtant, ne leur a-t-on jamais rétorqué que l'enseignement de la vertu est avant tout celui de la démonstration? Il en est de même pour les vices, si cela peut éclairer quelques bonnes âmes.

Il fut un temps où il était abondamment cru qu'avec notre justice dorénavant apportée sur terre, on ferait tomber nos empires de misères, que notre combat ouvrirait un monde où «la terre se [couvrirait] enfin d'innocents». Il est beau de se battre pour quelque chose, cela est bien vrai. D'autant plus que les luttes dessinent peu à peu les contours de l'action collective, de la camaraderie. Ne délaissant pas cela, ne serait-il pas plus agréable de dépenser une telle énergie différemment? Comment explique-t-on le parcours introspectif et gigantesque d'un homme comme Martin Luther King si ce n'est par une résilience portée par un rêve plus grand? À cet égard, les stoïciens croyaient que plus que ce qui nous détermine, l'enjeu central de toute notre vie tenait en la manière dont notre énergie pouvait être dirigée vers nous-mêmes et ce que l'on veut accomplir. Agir au lieu de réagir. Au lieu de s'épuiser à l'art de la critique et en misant sur une autre direction, on planterait des arbres par millions et on nettoierait les plages du monde. Les fruits de ces arbres produiraient des esprits plus éclairés, et la beauté des nouvelles plages, la perspective d'un monde magnifique. C'est là tout le génie de Nietzsche, du stoïcisme et de quelques âmes éparses: la création d'un autre type de société ne passe pas par un renversement vindicatif, mais avant tout par un autre monde à l'intérieur de nous-même; un royaume où se dessinent nos propres valeurs. ☉

« Il semble exister une causalité probante entre la radicalisation des ignares modérés et les inquisitions des prêtres de la morale progressissante »



FERNANDA MUCIÑO

du progressisme moral rivalisent avec le réel d'une manière qui défie même toutes les possibilités d'entendement que l'on peut en avoir. La nature humaine n'est plus tragique; tragique parce qu'il faut inventer à partir d'elle. Non, maintenant, elle est tragique parce qu'il faudrait y substituer une virtualité. Toutes les actions doivent être concentrées autour de cette forme du Bien. Qu'arrivera-t-il le jour où la Justice de tous les discriminés se sera abattue sur terre? Il est déjà de circonstance d'être vif face au péché, impitoyable face à la désobéissance. Pour cette raison, je n'oublie pas les mots de René

l'Occupation ait pris fin, Char avait eu le discernement de pressentir les «nouveaux naufrageurs», ceux qui noyés sous la sainte auréole des luttes, auraient le vice comme gouvernance.

L'éducation est une panacée

Aussi réconfortante que puisse être notre idée de la justice et salvatrice celle de notre morale, une bonne dose de scepticisme s'avère bien souvent le meilleur remède à notre caractère vindicatif. La plupart des enseignements en la matière peuvent remonter jusqu'aux présocratiques et il est trop rare de

« C'est toute une épistémologie et une métaphysique de la victimisation qui a vu le jour »

tice. En ce sens, si l'on a considéré cette idée de la justice enfreinte, qui donc pourrait s'objecter à son rétablissement? N'est-il pas déplorable qu'une si grande masse de gens en soit à un stade où le cynisme indique le ton des choses, où la souffrance et l'exclusion sont la routine?

Constat d'une décadence

J'estime qu'une bonne part des luttes liées à cette justice sont légitimes. Le règne du masculin doit mourir; le racisme systémique jeté dans les manuels d'histoire doit ne plus jamais en sortir. Les exemples sont nombreux. Tout cela est souhaitable et il est de notre tâche d'y consacrer nos efforts. Nonobstant cette quête, il me semble que certaines de ces luttes, à travers certains de leurs militants, ont pris des tournures

maintien des règles du progressisme moral manque cruellement la cible et ruine totalement les bienfaits que leur reconnaissance légitime devrait apporter.

Cette quête éternelle de la pureté morale et ses effets ne représentent pas à elles-mêmes toute la décadence qui sous-entend leur morale. Un certain nombre de ces croyants sont comme les tarentules de Nietzsche qui veulent que tous les hommes soient leurs égaux et cherchent à détruire tous ceux qui les surpassent: «C'est précisément ce que nous [les tarentules] appelons justice, quand le monde se remplit des orages de notre vengeance. [...] Nous voulons exercer notre vengeance sur tous ceux qui ne sont pas à notre mesure et les couvrir de nos outrages.» La volonté d'égalité en tous les domaines, les tarentules nomment cela la Vertu.

Contrôle national des algorithmes

On ne construit pas une prison après avoir créé un monstre.

ANTOINE MILETTE-GAGNON

Le Délit

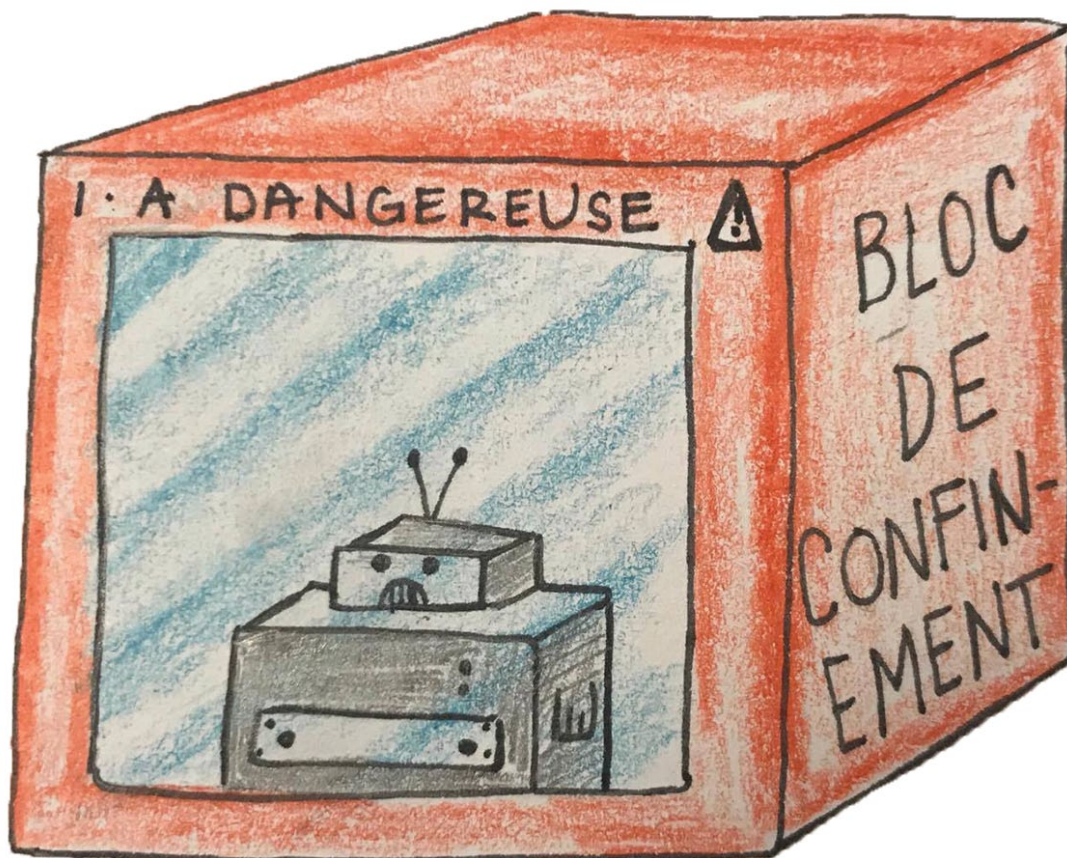
L'intelligence artificielle (ainsi que les algorithmes qui la composent) occupe une place grandissante dans la société technologique contemporaine. Par-delà l'attrait de la nouveauté ou encore une peur irrationnelle, s'imposent des réflexions sérieuses afin de s'assurer du développement d'une intelligence artificielle robuste et bénéfique pour la société. D'où l'idée proposée par Ben Shneiderman, éminent spécialiste des sciences informatiques, d'un Conseil National de Sécurité Algorithmique aux États-Unis, un bureau d'enquête des algorithmes. Se pose alors une question: quels sont les facteurs rendant nécessaire l'établissement d'un tel bureau d'enquête?

La marche conquérante du progrès

Personne ne tombera de sa chaise si on lui apprend que le progrès technologique s'accélère d'année en année. Pas plus tard qu'en septembre, Facebook a annoncé la création d'un nouveau laboratoire de recherche en intelligence artificielle (IA) ici-même, à McGill. La recherche et le développement en sciences informatiques permettent la création de nouveaux algorithmes rendant l'IA apte à la réalisation de tâches de plus en plus complexes. Elle investit même dans des sphères qui, il y a quelques années, apparaissaient comme des forteresses réservées au génie humain. Moi-même musicien, j'ai été estomaqué lorsque j'ai écouté pour la première fois la musique composée par AIVA, un «compositeur» virtuel. Bien que ce ne soit pas du grand art, cette musique pourrait passer dans n'importe quel film. Cette simple écoute nous amène alors à reconsidérer le potentiel de l'IA et nous force du même souffle à nous poser ces questions: à quel point voulons-nous que l'intelligence artificielle devienne intelligente? Se pourrait-il que ces IA deviennent si intelligentes que nous en perdrons tout simplement le contrôle? Il serait bête d'essayer de construire une prison pour un titan; mieux vaut que celui-ci ne voit jamais le jour. Comment s'en assurer?

Les théoriciens au secours

Les recommandations de chercheurs de l'Association pour le développement de l'Intelligence Artificielle (AAAI) ainsi que les travaux du philosophe Nick Bostrom, spécialisé entre autres sur la ques-



tion de l'intelligence artificielle, permettent de jeter les bases d'une solution. Ces chercheurs de l'AAAI ont présenté quatre critères à respecter pour permettre la création d'une IA «robuste et bénéfique», pour reprendre leur expression: la vérifiabilité, la validité, la sécurité et le contrôle. D'une part, la vérifiabilité réfère à la capacité à vérifier que le système possède les caractéristiques formelles désirées,

qu'il n'ait pas de tares intrinsèques à sa conception. D'autre part, la validité signifie la capacité à s'assurer qu'un système intelligent n'ait pas de comportements imprévus et/ou indésirables même s'il respecte le critère de vérifiabilité. Un exemple illustrant cette idée est celui d'un robot parfaitement programmé ayant pour tâche de ramasser le plus de déchets possible, finissant par renverser les poubelles autour

de lui afin de pouvoir ramasser plus de déchets. La sécurité, quant à elle, consiste à protéger le système contre la manipulation par des tiers non-autorisés. Enfin, le contrôle implique que ce soit l'être humain qui possède la capacité de maîtriser l'IA en toutes circonstances. Bostrom rajoute également le critère de transparence, c'est-à-dire que les algorithmes doivent pouvoir être ouverts à la vérification par des tiers pour s'assurer du respect des quatre autres critères.

Une première solution

Face à la montée en puissance de l'IA et des algorithmes en général, des voix commencent à s'élever pour exprimer leur crainte par rapport à une mauvaise utilisation. Des scandales par rapport au possible biais de certains algorithmes utilisés pour les embauches n'aident en rien à apaiser ces craintes. Parmi ces voix qui se lèvent se trouve notamment celle de Ben Shneiderman, véritable pionnier des sciences informatiques. Parmi les inventions redevables aux recherches de Shneiderman se trouvent les claviers à écran tactiles, le *facebook tagging* et les hyperliens (rien que ça). C'est toutefois pour ses travaux sur les inte-

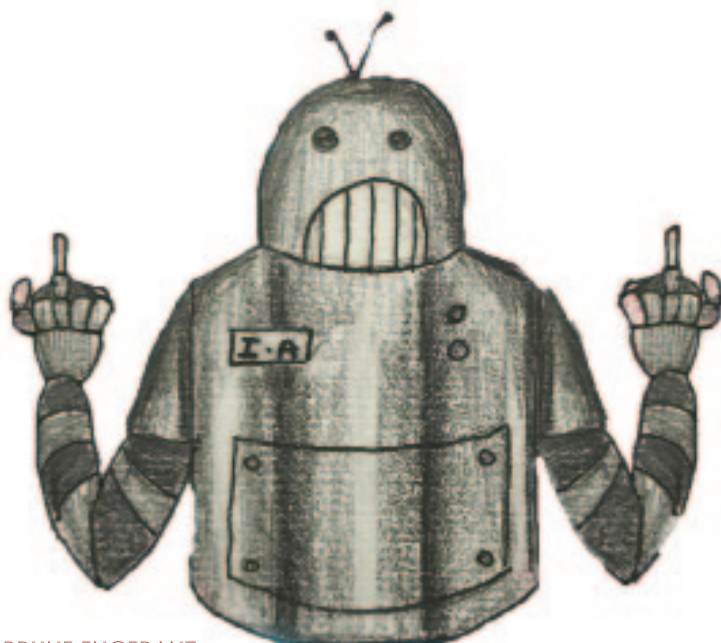
ractions hommes/machines que Shneiderman est plus connu. Et c'est dans cette optique que s'inscrit la proposition d'un *National Algorithm Safety Board*.

Le Conseil National de Sécurité Algorithmique

L'instance proposée par Shneiderman, basée sur le modèle du Conseil de la Réserve Fédérale, agirait de façon indépendante sur trois plans, soit la planification, le suivi constant et l'analyse rétrospective de l'utilisation des algorithmes. La combinaison de ces trois axes offrirait une vision d'ensemble sur le potentiel danger d'un algorithme ou d'une série d'algorithmes. Un tel bureau pourrait être la première étape concrète pour s'assurer que les propositions théoriques pour la sécurité de l'IA aient un impact réel sur le développement des nouveaux algorithmes. Shneiderman explique que la transparence, concept également défendu par Bostrom, serait assurée par l'ouverture des «boîtes noires» des algorithmes. Sans trop spéculer sur la nature des vérifications, il ne serait pas bête de s'appuyer sur des propositions semblables à celles de l'AAAI mentionnées plus tôt.

Un frein face au progrès pour le progrès

Si l'idée de Shneiderman concerne principalement les États-Unis, il serait extrêmement pertinent d'établir des instances similaires au Canada et dans les autres pays industrialisés et émergents. Un tel bureau mettrait évidemment un certain frein à l'innovation. On peut déjà anticiper les oppositions de l'industrie, taxant la mise en place d'une telle instance comme étant anti-innovation ou encore rétrograde, ralentissant ainsi le progrès de la société. Que l'on soit bien clair: un tel projet n'est pas anti-innovation. Shneiderman lui-même affirme qu'il désire voir la technologie utilisée pour améliorer la société. Seulement, cette utilisation se doit d'être la plus judicieuse possible, surtout dans le contexte de l'incommensurable potentiel de l'IA du futur. Il ne fait aucun doute que les algorithmes sont en train de modifier profondément nos sociétés modernisées et qu'ils continueront à le faire dans le futur, sans doute plus profondément. Tâchons de nous assurer de ne pas perdre le contrôle de ces changements, quitte à sacrifier l'idée d'une société idéale optimisée par l'IA sur laquelle certains aiment fantasmer. ☺



PRUNE ENGERANT

EXPOSITION

Et la lumière fût

Ólafur Eliásson réinvente l'eau, la lumière et l'espace au Musée d'Art Contemporain.

HORTENSE CHAUVIN

Le Délit

Le Musée d'Art Contemporain accueille jusqu'au 1er octobre l'exposition «*Maison des ombres multiples*», présentant plusieurs installations interactives de l'artiste dano-islandais Ólafur Eliásson. Connu pour ses installations dans l'espace public, notamment *Ice watch* en 2014, projet pour lequel il avait fait installer des gigantesques blocs de glace au cœur de Copenhague, «*Maison des ombres multiples*» est la première présentation individuelle de l'artiste au Canada.

Le spectateur, un artiste comme les autres ?

Les huit oeuvres présentées s'inscrivent dans le travail d'Ólafur Eliásson sur le rapport de l'homme au temps, à son environnement, mais aussi à sa perception de lui-même. Chacune des installations présentées est immersive, plaçant le spectateur au cœur de l'oeuvre afin qu'il en devienne l'acteur. «*J'utilise ces idées de se voir en train de regarder et de se sentir en train de regarder dans le but d'établir des relations entre avoir une expérience et simul-*



tanément évaluer et être conscient d'avoir cette expérience», expliquait ainsi l'artiste à *BOMB Magazine* en 2004. L'installation centrale de l'exposition est particulièrement révélatrice de ce travail sur le regard de l'être humain sur lui-même. Les visiteurs évoluent dans un labyrinthe de bois couvert d'écrans. Des lampes halogènes projettent leurs «*ombres multiples*» sous des couleurs et des angles différents, initiant un curieux face-à-face entre les spectateurs et leur image transformée.

Eliásson, l'eau et la lumière

L'exposition permet également de découvrir le travail effectué par Eliásson sur les phénomènes optiques, notamment sur l'interaction entre l'eau et la lumière. *Big Bang Fountain*, réalisée en 2014, explore la diversité infinie des formes liquides. L'oeuvre se découvre dans le noir. Ponctuellement, une lumière stroboscopique éclaire pendant une fraction de seconde un jet d'eau, figeant temporairement sur la rétine l'une des phases du ruissellement de l'eau. L'expérience est hypnotisante. Sous les projections de lumière, la fontaine se transforme en une multitude de sculptures

uniques et éphémères. Le recours d'Eliásson à la lumière stroboscopique permet de découvrir une dimension inconnue du phénomène de l'écoulement de l'eau. *Beauty*, élaborée en 1993, résulte également du travail de l'artiste sur la rencontre entre les différents états de l'eau et la lumière. L'oeuvre consiste en un rideau de brume éclairé en continu par un projecteur, révélant un spectre lumineux. La lumière et l'eau brumisée donnent naissance à une forme évanescence, en constante métamorphose. En jouant avec la lumière, Eliásson révèle ainsi les mouvements invisibles des particules d'eau.

L'exposition présente également plusieurs oeuvres axées sur la notion d'espace, comme sa série de *Mirror door*, qui brouille la frontière entre espace vécu et espace réfléchi, ainsi que *Polychromatic attention*. Conçue en 2015, cette oeuvre est constituée de vingt-quatre sphères de verre disposées en cercle. «*[Les sphères] ont cette dimension puissante, presque cosmique. Les sphères sont des machines qui créent de l'espace*», expliquait-il dans un entretien avec *Designboom*. Si les sphères créent de l'espace, Ólafur Eliásson, quant à lui, nous invite à le redécouvrir. ☉

THÉÂTRE

Demain matin, Montréal m'attend

Le TNM ouvre sa saison avec une comédie musicale en demi-teinte.

GRÉGOIRE COLLET

Le Délit

Le Théâtre du Nouveau Monde a lui aussi tenu à rendre hommage aux 375 ans de Montréal avec la comédie musicale «*Demain matin, Montréal m'attend*». La pièce de Michel Tremblay, datant des années 1970, est connue à travers le Québec pour son ancrage local. Elle commence dans la petite ville de Saint Martin, à quelques centaines de kilomètres de Montréal, où la jeune Louise Tétrault décroche un prix à un concours de talent pour son chant. Elle décide de suivre les pas de sa sœur qui, une quinzaine d'années plus tôt, s'était rendue dans la ville pour y devenir célèbre. S'installe alors une tension entre les deux sœurs, l'une étant menacée par le talent de la nouvelle venue et l'autre, obnubilée par la gloire.

Le genre musical trébuche sur le texte

L'oeuvre de Tremblay obéit aux règles du genre de la comédie musicale. Tout y est presque chanté, les chorégraphies sont survoltées et l'intention de divertir n'est jamais dissimulée. Son attachement à ces codes fait disparaître parfois le but même de raconter une histoire. On se perd dans les différents arcs narratifs qui s'installent le temps de quelques chansons pour finalement ne pas servir la trame. Le personnage de la Duchesse en est un exemple. Drag queen solitaire, elle chante plusieurs chansons à la suite pour, cependant, ne pas intervenir plus tard dans l'oeuvre. Ceci se répète à plusieurs reprises et le texte perd alors en intensité. La frustration est renforcée par un manque de subtilité dans le traitement des problématiques. Dans sa tentative d'être dramatique, la pièce plonge directement dans la facilité et l'évident, tout est

dit et explicité immédiatement. Les traits d'humour font sourire mais désorientent du but narratif par leur quantité. On ne discerne pas non plus une vraie fin, ni de résolution, ce qui renforce l'aspect anecdotique de l'histoire. Au-delà de son identité québécoise, la pièce manque d'originalité et déçoit.

Une pièce qui ne s'adresse pas à tous

Les comédien-ne-s ont porté le spectacle et réussi à garder une énergie malgré les quelques lenteurs. On retiendra la performance d'Hélène Bourgeois Leclerc qui, avec son rôle de sœur jalouse, réussit à capter les regards par sa présence scénique et la subtilité dans ses intentions de jeu, une performance qui vole la vedette à l'héroïne. De grands moyens ont visiblement été mis à disposition pour la production de la pièce. Des musiciens jouaient en direct, les changements de costumes



étaient fréquents. Les lumières et décors faisaient d'un texte, pourtant classique, un spectacle haut en couleurs. Le public est emporté dans ce qui semble être un souvenir de jeunesse, avec des codes propres au Québec et à Montréal. A la fin de la pièce, voir les spectateurs donner une ovation donne l'impression

d'avoir raté quelque chose. La pièce ravive quelque chose que seulement une partie d'entre nous peut posséder, la mémoire d'un sentiment, d'une ambiance et d'une oeuvre culte propre à une décennie révolue. C'est finalement dans sa puissance évocatrice que semble résider la force de la pièce. ☉

La justice est en toi

A l'Opéra de Montréal, Tosca émerveille et inspire.

ANGELA NOVAKOVIĆ

Giacomo Puccini, écrivain d'opéra romantique dans la même tradition italienne que le grand Giuseppe Verdi, a créé une œuvre aux idées bien modernes pour son époque. Cependant, elle a été formée selon les standards classiques du 19^e siècle. L'opéra *Tosca* est l'histoire d'une femme, Floria Tosca, amoureuse d'un peintre nommé Mario Cavaradossi, qui lutte contre le régime politique pour aider un fugitif. Ces actions belliqueuses ont le don de mettre en colère le chef de la police française, Scarpia, qui prendra par la suite les mesures proportionnelles à un tel affront. Ce drame tragique illustre le pouvoir qu'avait l'autorité politique de ce temps, et démontre à quel point il était facile de risquer sa vie pour ses idées.

Des voix vibrantes d'émotions

Melody Moore-Wagner, l'actrice incarnant Tosca a mené le public entre joie et tristesse. Durant l'acte deux, elle chante un solo dans lequel elle exprime la trahison dont elle a été victime en disant «Oh Dieu, est-ce ceci ma récompense?»



(Elle fait référence à la sentence de mort de Mario). Les sentiments de Tosca sont communiqués à travers les basses et hautes notes de son interprétation. Son vibrato exprime ses pensées, ses angoisses et sa peur.

Le rôle qu'avait Giancarlo Monsalve exprime la passion de Mario, son personnage, pour la peinture, mais surtout pour sa belle Tosca. La beauté de son ténor lorsqu'il chante son amour pour Tosca est impressionnante. Être

capable de se faire détester par les spectateurs dans l'audience signifie que Gregory Dahl jouait à merveille son rôle de Scarpia. Lors du deuxième acte, il devait simuler une tentative de viol de Tosca; le public pouvait ressentir la peur et la haine de Tosca à chaque fois qu'il se rapprochait d'elle. Ses capacités vocales sont tout autant admirables, surtout à la fin de l'acte I où il chante son solo dans l'église, alors que toute la scène s'agit.

Une harmonie hautement maîtrisée

L'orchestre Métropolitain dirigé par Guisepppe Grazioli était composé d'un grand nombre d'instruments (violoncelle, violon, harpe, trombone etc.). La mélodie changeait de volume, de hauteur et de rythme en fonction de la situation sur scène. Par exemple, aux moments où Tosca paniquait, le son des tambours retentissait dans la

salle. Le son des instruments accompagnait les voix, rendant cette expérience époustouflante.

Le décor et l'éclairage donnent un charme unique à cet opéra et pour cela, nous devons remercier Robert Perdziola et Thomas C. Hase. La scène la plus marquante en terme de décor est celle où les prêtres apparaissent portant d'énormes croix dorées. Les accessoires comme les bougies, bijoux et draps de prêtre, tout comme les murs de l'église, brillaient d'une couleur jaune. Les projecteurs de lumières émettaient une lueur blanche pour souligner la terreur des personnages, ou une lueur plus chaude pour les scènes d'amour. Tel fut le résultat d'une excellente coordination entre les acteurs, l'orchestre et les personnes en charge du scénario.

Au cours de l'acte II, Tosca montrait au monde qu'elle possédait le pouvoir de protester contre ceux qui se croient être dans une position d'autorité suprême. Ce qu'elle a fait est très rare, même de nos jours. Peu sont ceux qui oseraient défendre la justice avec une telle bravoure et c'est pour cela que nous pouvons considérer Tosca comme une héroïne. ☺

THÉÂTRE

Renaître par la transmission

Retour sur *Bashir Lazar*, pièce politique teintée d'audace dramaturgique.

LARA BENATTAR

Le Délit

Assister à une pièce au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui est toujours un voyage qui nous fait voir de nouveaux lieux, tout en nous permettant d'ouvrir de nouveaux yeux. *Bashir Lazar*, mise en scène par Sylvain Bélanger et écrite par Evelyne De la Chenelière, ne déroge pas à la règle. Jusqu'au 14 octobre 2017, le Centre nous offre l'occasion de découvrir le parcours sinueux de Bashir Lazar, réfugié politique arrivé à Montréal en tant que maître d'école remplaçant pour tracer un quotidien plus clair sur le tableau noir de sa vie. Audacieuse, la mise en scène met en lumière la force du message politique alarmant du texte.

L'entrelacement de l'acteur et du personnage

Pendant plus d'une heure, le spectateur observe l'évolution d'un seul comédien: Rabah Aït Ouyahia, incarnant Bashir Lazar. Ce choix scénique est très judicieux: l'expérience du comédien fait écho à celle du personnage qu'il incarne et lui donne, en seconde lecture, une grande crédibilité.

Rappeur et acteur de cinéma d'origine algérienne, arrivé au



Québec à 21 ans, Rabah Aït Ouyahia fait grâce à la pièce ses débuts sur les planches. Ce défi rappelle celui de Bashir: comme un professeur devant sa classe, le comédien doit chercher l'attention du spectateur pour l'em mener là où il souhaite aller et être seul sous les projecteurs. Toutefois, cet entrelacement ne transparaît sensiblement qu'à un second niveau de lecture. En première lecture, l'on peut reprocher au jeu du comédien une certaine monotonie et l'étroitesse de la palette d'émotions qu'il parvient à reproduire avec justesse.

Cependant, sa difficulté à incarner le personnage souligne la difficulté de ce dernier à incarner le rôle du maître d'école dans un univers qui lui est hostile. En effet, tout au long de la pièce, on constate le rejet que le réfugié politique subit, de la part des autres membres de l'école et des institutions québécoises.

Puisqu'il est seul sur scène dans un décor simpliste, uniquement composé d'une chaise, on peut s'attacher au personnage et concentrer notre attention sur ses combats et l'évolution de sa situation. Ce

choix ôte cependant aux yeux des spectateurs la réalité violente que les interactions du personnage ont pour lui, puisqu'elles ne sont pas reproduites.

Réflexion sur l'immigration et l'éducation.

Décrivant le sort d'un réfugié politique au sein d'une société qui lui est hostile, la pièce souligne la difficulté qu'endurent aujourd'hui de nombreux réfugiés à travers le monde.

Le spectateur en sait peu sur les conditions du pays d'origine du comédien mais devine l'horreur qu'il a quitté à travers son désir de se reconstruire et d'honorer la mémoire de ceux qu'il a perdus dans les conflits. Si la xénophobie et le racisme dont Bashir souffre au sein de la société québécoise sont largement condamnés, la réaction du personnage offre un message d'espoir. Son étonnement presque naïf face à l'hostilité et l'affectueuse tolérance des élèves pour leur professeur soulignent le caractère absurde et irrationnel du rejet de l'étranger.

Le regard de Bashir permet aussi de remettre en cause le système éducatif québécois. Ainsi, Bashir cherche à offrir à ses élèves un enseignement philosophique en se liant avec eux d'une proximité paternelle et n'hésite pas à parler de sujets tabous comme la violence à l'école. Par-là, le spectateur est invité à poser un regard critique sur la distance professeur-élèves et l'importance du suivi à la lettre des programmes. On voit ici la richesse que constitue l'immigration pour les institutions: devant une culture qui est encore étrangère, le nouvel arrivant interroge le fondement de ses pratiques. ☺

Explosion sonore au MTELUS

Les *Dead Obies* ont fait trembler le MTELUS, anciennement Métropolis.

INÈS LÉOPOLDIE-DUBOIS
OLIVIA LEGIN-JONAS

Le jeudi 14 septembre, le groupe de rap québécois *Dead Obies* était en concert au MTELUS, anciennement nommé le Métropolis. Ce concert prévu depuis plus d'un an et annoncé par une campagne promotionnelle originale dans les rues de Montréal était l'occasion pour Joe Rocca, Vince Carter, O.G. Bear, Yes Mccan, Snail Kid et 20some d'affirmer leur statut sur la scène du «rap keb». Retour sur un concert plein de surprises

Du rap keb au MTELUS

Les *Dead Obies* ne sont pas un groupe de rap habituel. En effet, il se distingue par leurs paroles bilingues et les esthétiques de groupe et individuelles qui leur sont propres. Leur concert s'ouvre sur une entrée quasi-théâtrale: un écran géant diffuse des images en direct de la salle, puis la caméra retrouve le groupe dans la bouche du métro Saint Laurent, et les suit jusqu'à leur arrivée sur scène.



Le spectacle démarre alors avec une chanson inédite: «*Family First*», chanson qui annonce le thème de la soirée. Ils enchainent ensuite avec des tubes de leur album *Gesamtkunstwerk*, sorti en mars 2016, tels que «*Waiting*», «*Johnny*», «*Wake-up Call*», «*Explosif*», ou encore «*Where They @*». Ce concert était aussi l'occasion pour eux de jouer

les morceaux de leur dernier EP *Air Max*: «*Jenny Freestyle*», ou encore «*Allo Allo*», et «*Game Over*» avec la chanteuse Naadei, invitée pour l'occasion. C'est donc avec une énergie débordante que les six artistes assurent près de deux heures de *show*, devant une foule en délire. Les pogos éclatent, tout le monde danse et hurle. Le sol du MTELUS en vient à vibrer.

La famille avant tout

Ainsi, c'est dans une ambiance de fête que les *Dead Obies* partagent la scène avec des invitées de choix. La première partie est assurée par Mike Shabb et d'autres membres du label *Make it Rain Records*, un label regroupant plusieurs artistes de la scène du rap montréalais. Des artis-

tes qui seront d'ailleurs invités à remonter sur scène pour la chanson finale. Le spectacle est aussi ponctué par des performances solo de deux des MCs du groupe: Yes Mccan interprète le titre «*F.P.T.N.*» de son EP *PS. Merci pour le love* et Joe Rocca dévoile un de ces titres inédits, *French Kiss*. Pour couronner le tout, le public a eu droit à un défilé de la marque de vêtements D.O.H.G., co-crée par ce dernier. Ces performances nous montrent bien que les projets personnels des membres ne sont pas vus comme un frein au groupe en lui-même, au contraire. Les *Dead Obies* ne sont pas près de se séparer, comme nous le montre l'interprétation de «*Mets la monnaie dans ma main*», morceau dont le clip est en préparation et qui promet de devenir leur prochain tube.

Après avoir tapissé la ville des paroles de leurs chansons, c'est donc un coup de communication et un pari réussi pour *Dead Obies*. La vue de l'énergie de la foule au sein d'un MTELUS complet a confirmé leur très grande emprise sur le rap québécois. ☉

OPÉRA

La Flûte Enchantée au cinéma

À travers un écran, l'œuvre de Mozart reste sublime.

CLÉMENCE AUZIAS
Le Délit

Dans l'univers magique de Mozart, revisité par David McVicar, la musique donne vie aux reines, princes et princesses mais aussi aux serpents et autres animaux dansants. Cette nouvelle production de *La Flûte Enchantée* est présentée à ce moment même à la Royal Opéra House, à Londres. Les cinémas Beaubien et du Parc offrent le voyage au-delà de l'océan à leurs spectateurs en diffusant dans leur salle cet opéra envoûtant.

Une expérience qui sort le spectateur de ses habitudes

Un opéra au cinéma peut paraître surprenant au premier coup d'œil. Finies les grandes salles à l'architecture élaborée qui font voyager dans le temps, finis les spectateurs en robes de soirée et costumes, et bonjour au popcorn, au soda et au voisin de fauteuil en survêtement. Malgré

ce changement d'ambiance peu commun, la magie reste intacte et s'intensifie même par moment.

L'opéra filmé offre à ses spectateurs le rare privilège de voir les visages des chanteurs, musiciens et chef d'orchestre de près. Alors que pendant une réelle représentation, l'audience a tendance à se concentrer sur les voix, dans la salle du cinéma, elle peut observer les expressions des différents acteurs et ne ressentir que plus profondément les émotions déjà transmises par la musique. Cela accentue le côté théâtral qui peut manquer à l'opéra et qui captive plus facilement.

La musique donne un côté magique tandis que le jeu d'acteur donne le côté humain auquel le spectateur peut s'identifier. Il en est de même pour l'orchestre et plus encore le chef d'orchestre, que l'on voit d'ordinaire rarement, et qui ici occupe toute la première partie de la diffusion pendant laquelle le public peut apprécier

les mouvements précis de Julia Jones, guidant son orchestre à la perfection.

Une innovation artistique envoûtante

Le cinéma accentue donc la magie créée par Mozart en 1791, mais celle-ci est avant tout mise en avant par le travail artistique de cette nouvelle production, à travers des décors, des jeux de lumière et des voix plus fascinantes les unes que les autres.

Les décors peints, aux couleurs profondes, passent d'un sombre ciel étoilé à un brûlant mur orangé et participent ainsi au contraste entre la reine de la nuit et l'enchanteur Sarastro, emmenant le spectateur à travers leurs deux mondes.

Ce contraste est aussi fortement mis en valeur par les jeux de lumière; lorsque Tamano chante, il est immédiatement baigné d'une douce lueur, censée représenter la pureté de son cœur. Cette lumière

se fait beaucoup plus froide lorsque la reine de la nuit ou ses trois dames élèvent leur voix à leur tour.

Enfin, le plus ensorcelant reste la voix des chanteurs, qui semble presque inhumaine. Le public peut ressentir toute la haine et l'envie de vengeance de la reine de la nuit quand elle monte vers les notes les plus hautes mais aussi toute la sagesse de Sarastro lorsque que sa voix atteint des notes graves difficilement accessibles.

Le directeur a gardé l'ambiance du siècle des Lumières avec le cercle des sages intellectuels, par lesquels Mozart avait été fortement influencé et le côté comique, avec le personnage de Papageno et ses mésaventures. Il a cependant revisité l'opéra avec des personnages comme Papageno qui sort tout droit du New York des années 80 et ne se comporte pas du tout comme une dame de l'époque du compositeur.



Cette expérience hors des grandes salles de Londres reste donc captivante et retransmet bien la puissance de l'opéra. *La Flûte Enchantée* en elle-même est bien-sûr fantastique et le charme créé par Mozart des siècles plus tôt opère encore sur les audiences à travers le monde. Cependant, le directeur a aussi su sublimer cette magie de multiples manières. Son travail sur les divers décors, les jeux de lumières et d'acteurs et le casting soigneusement effectué, permet au spectateur d'être transporté dans un univers où il peut se perdre pendant quelques heures. On en ressort ainsi chamboulé, avec des étoiles plein les yeux et des harmonies plein les oreilles. ☉

EXPRESSION CRÉATIVE

THÈME DE LA SEMAINE: **MODERNITÉ ET TECHNIQUES ARTISTIQUES**

La cycliste du Havre,
Le Havre, Avril 2017
(Tirage argentique)

Pantomime

Expression versatile de mes émotions,
Je saute sur le trampoline de la pantomime
Imiter pour mieux comprendre
Répéter pour apprivoiser l'arrachante réalité.
Les artistes fourmillent aux mille et un coins de la ville.
Au bout du sentier virtuel,
Il prend ses ailes, elle prend le micro, ils écrivent sur les murs, inscrivent leurs déchirures.
L'inspiration s'effondre sous mes pieds. Elle s'enracine sous mes semelles et on me la vole. Ou l'ai-je volée ?
L'écran blanc pinçant brûle mes yeux. Écran noir.
Je copie et je colle mon effondrement interne sur la libération des autres.
Entremêlons nos sensations aux saveurs des leurres des autres cœurs.
L'écran se rallume, une nouvelle page s'ouvre et je cherche les autres victimes de la pantomime.

Alina Lasry

Eloge de l'errance, Bobigny;
Février 2017
(Tirage argentique)



L'argentique étant une technique artistique, elle devient outil de traduction de la modernité. Ainsi, que ce soit la cycliste du Havre, ou ce marcheur solitaire et enfin ces différents tableaux de vies, ils constituent tous trois des représentations de la modernité capturée grâce à une technique ancienne, celle de l'argentique.



Tableaux de vies,
Le Havre, Avril 2017
(Tirage argentique)

ADEL MOHAMEDI
Le Délit